NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

109 N° 3 1987

La mission de la femme dans l'Église

G. BLAQUIÈRE

p. 345 - 361

https://www.nrt.be/fr/articles/la-mission-de-la-femme-dans-l-eglise-28

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La mission de la femme dans l'Église

A l'occasion du prochain Synode sur «Les Laïcs dans l'Église», on parle beaucoup — et avec raison — de la place de la femme, en particulier de celle qu'elle a ou qu'elle devrait avoir dans la communauté ecclésiale, des droits et des devoirs que lui confère, comme à tout membre de l'Église, le sacerdoce baptismal, des ministères auxquels elle a accès et, bien plus encore, de ceux auxquels elle n'a pas accès. Cependant parler de la «mission» de la femme dans l'Église va plus loin: c'est vouloir se mettre au centre de la réflexion, parler de celui qui envoie, autant que de celui «qui est envoyé», et du «sens» de l'envoi: c'est donc poser un problème théologique plus encore qu'un problème de société. C'est essayer non seulement de trouver une réponse valable, induisant des comportements nouveaux, mais de se replacer au cœur du projet de Dieu, tel qu'il nous est révélé et doit seul inspirer ou justifier nos comportements.

Nous le savons, toute mission s'origine dans le dessein de miséricorde du Père, révélé par l'envoi du Christ Sauveur et Seigneur et mis en œuvre par l'Esprit Saint, animant au fil de l'histoire la mission de l'Église, sacrement de salut pour le monde. Nous sommes donc d'emblée invités à nous replacer dans la contemplation de l'*eudokia* du Père, telle qu'elle nous est transmise par la révélation.

Mais avant d'aborder la réflexion sur ces points, je voudrais poser deux préalables.

Il me paraît nécessaire, en premier lieu, de préciser ce que j'entends en parlant ainsi de référence explicite à la Parole de Dieu. Nous sommes affrontés à de nouvelles expériences de vie et, simultanément, à de nouveaux conditionnements de pensée. Beaucoup de femmes modernes s'accordent à repousser les schémas traditionnels dans lesquels elles disent se sentir enfermées: soumission de l'épouse à l'époux; privilège de l'intelligence accordé à l'homme alors qu'on concède à la femme une certaine «intuition»; la faiblesse féminine demandant une constante protection; la maternité, seul accomplissement de la femme. Or ces schémas s'appuient en général sur une prétendue tradition judéo-chrétienne issue d'une lecture fondamentaliste de la Parole

de Dieu, souvent saisie hors de son contexte, en particulier pour les épîtres pauliniennes. C'est pourquoi des femmes, souvent de bonne foi, accusent l'Église d'être complice d'une vision archaïque de la relation homme-femme dont, pour d'obscures raisons et surtout, disent-elles, à cause de l'étroitesse d'esprit des clercs, elle continuerait à assurer la survivance.

A ces schémas on oppose la négation d'une quelconque complémentarité du masculin et du féminin. A la limite, chercher à nier toute différence entre l'homme et la femme apparaît comme le progrès du monde de demain. Le dernier livre d'Élisabeth Badinter, *L'un est l'autre,* est typique de cette réflexion. D'autre part, on revendique à juste titre le partage des responsabilités et des pouvoirs dans le domaine de la vie professionnelle, où l'on mesure que les femmes ont des capacités comparables à celles des hommes. Par ailleurs, à la faveur d'une confusion qui, en certains cas, peut être dramatique, entre liberté et indépendance, la libération de la femme est censée passer par son indépendance absolue à l'égard de l'homme, les dernières recherches biologiques lui permettant de concevoir et d'enfanter, si elle le désire, sans même avoir besoin de vivre avec un homme. En théorisant le droit au plaisir par tous les chemins qu'elle pourrait vouloir choisir, on estime rendre à la femme la pleine possession de son corps. Enfin, les sciences humaines sont souvent perçues comme aboutissant à une certaine culpabilisation de l'amour maternel, chaque mère se sentant de toute manière coupable: coupable, si elle travaille, du vide affectif que l'enfant risque de percevoir, et coupable, si elle reste présente à la maison, de l'enfermement castrateur de l'amour qu'elle lui porte. Un véritable terrorisme des sciences humaines ou, plus exactement, de la vulgarisation qui en est faite s'exerce par le biais des médias, des innombrables courriers du cœur ou des ouvrages de vulgarisation psychologique, qui font vivre la femme dans une insécurité permanente sur ce que doit être sa conduite, et donc la referment sur ses propres problèmes.

Il me semble que, pour nous chrétiens, seule la référence à la Parole de Dieu, telle qu'elle a été transmise et reçue dans l'Église, peut être régulatrice et maîtresse de vie. Pour l'Apôtre Paul, l'obéissance à la Parole de Dieu est le propre de la foi. J'y ferai référence, parce qu'elle me paraît être l'instance critique fondamentale qui nous permet d'aborder ces problèmes paisiblement, en profondeur, et de passer au crible tout l'apport si légitime et nécessaire des sciences humaines pour en retenir le meilleur. A la lumière de

la Parole de Dieu, le croyant me paraît en ce moment plus que jamais «l'expert en humanité», qui permet à chaque être, homme ou femme, de s'accomplir. Ce que la Bible nous dit est d'une prodigieuse actualité et d'une nouveauté déconcertante. Encore faut-il que nous soyons prêts à accueillir cette nouveauté et donc à convertir notre conduite et notre pensée. La référence à la Parole de Dieu sera donc pour moi fondamentale pour éclairer toute réflexion.

En second lieu, je ferai remarquer que la mission de la femme dans l'Église est inséparable de la mission de l'homme. Par nécessité méthodologique nous sommes conduits à mener des réflexions parallèles: rôle des laïcs, du prêtre, des femmes, place des consacrés, des baptisés, etc. Cela peut conduire à créer des oppositions factices, comme si les uns ne pouvaient exister qu'aux dépens des autres. Prononcer le mot «complémentarité» provoque ici ou là une levée de boucliers. Pourtant le Christ a osé dire: «Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit point le séparer» (*Mt 19,* 6). L'Apôtre Paul nous avertit: «Dans le Seigneur la femme ne va pas sans l'homme ni l'homme sans la femme... Tout vient de Dieu» (*1 Co 11,* 11). *Nous voici confrontés au principe évangélique si radical de la «soumission mutuelle»* (*Ep 5,* 21), *c'est-à-dire de la dépendance mutuelle dans l'amour,* condition de la vie du corps vivant qu'est l'Église. Et cela va à l'encontre des réflexes sociologiques actuels, pour lesquels la liberté comporte que l'on n'ait besoin de personne et qu'on sache en tout point se suffire à soi-même. Il nous faudra, en permanence, garder en mémoire le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens...

Cet essai de réflexion sur la mission de la femme sera donc forcément incomplet par le fait même des limites qu'il s'impose.

A l'origine...

Lorsque les Pharisiens l'interrogent sur le mariage et le divorce, le Seigneur prend acte des pratiques du temps, mais il les confronte au dessein primitif de Dieu: «A l'origine il n'en était pas ainsi» (*Mt 19,* 8). Qu'en était-il donc à l'origine? Que nous révèlent les premières pages de la genèse sur la mission donnée à la femme? Car la femme n'est pas née de vouloir d'homme, mais elle est sortie des mains de Dieu. Il l'a pétrie dans le sommeil de l'homme

sans que ce dernier puisse y prendre une quelconque part. Adam la reçoit «toute faite», pourrait-on dire, il n'a sur elle aucun droit; elle est pour lui don de Dieu.

L'homme avait reçu de Dieu la charge de cultiver et de garder le Jardin d'Eden (*Gn 2,* 15), c'est-à-dire de faire croître et de protéger le lieu de vie et de bonheur que Dieu avait donné à l'humanité. Adam avait reçu le dépôt de la loi (*Gn 2,* 16) et le pouvoir de nommer toute créature (*Gn 2,* 19). «Seigneur, à peine le fis-tu moindre qu'un dieu», dit le psalmiste (*Ps 8,* 6). Pourtant cet homme, créé à l'image de Dieu et participant en quelque sorte à sa puissance créatrice, ne peut vivre et sombre dans un sommeil de mort. Façonné à la ressemblance d'un Dieu tripersonnel, relation de personne à personne dans l'amour, l'homme n'existe que par et pour l'amour, mais il ne le sait pas encore. Il le pressent pourtant dans une recherche tâtonnante qui n'aboutit pas (*Gn 2,* 20). L'avoir et le pouvoir seuls ne lui permettront pas de s'accomplir. Enfermé dans sa solitude, il n'a personne à qui parler, ne trouve personne qui lui soit «assortie». Alors Dieu crée la femme et lui donne une triple mission.

L'aide

Dieu dit: «Il n'est pas bon que l'homme soit seul, il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie» (*Gn 2,* 18). Le mot «aide» est très fort; repris dans les Psaumes («Je lève les yeux vers les monts d'où viendra mon secours»: *Ps 121,* 1), il est synonyme de «secours qui vient d'en haut». La femme, par sa seule existence, va permettre à l'homme de devenir réellement homme, dans une relation de communion et de don de soi. Par sa seule présence elle lui rappellera en permanence que ni l'avoir ni le pouvoir ne peuvent lui suffire pour vivre. Près de lui, elle sera mémoire incarnée de la présence salvifique de Dieu, gardienne du désir de l'essentiel au cœur du monde créé et de l'agir humain, médiatrice du spirituel et de la sainteté, dont l'amour oblatif est le seul chemin.

La sœur

C'est bien ainsi qu'Adam la reçoit et la reconnaît par un grand cri lorsque, sortant du sommeil, il la découvre «plantée en vis-à-vis» de lui par le Créateur: «Cette fois, celle-là est l'os de mes os, la chair de ma chair. Celle-là sera appelée femme (*isha*), car elle a été tirée de l'homme (*ish*) celle-là» (*Gn 2,* 22). Pour la pre-

mière fois dans la Bible nous entendons la voix d'Adam. Il la reconnaît comme «de même chair» que lui, c'est-à-dire *sa sœur en humanité.* La femme n'est pas d'abord pour lui la partenaire sexuelle, celle qui lui serait donnée pour la continuation de l'espèce. Elle est la compagne «assortie», celle à qui parler, la sœur avec qui exister en communion, dans l'égalité fondamentale voulue par le Dieu créateur, qui la «plante» debout devant lui, mais en même temps, en «vis-à-vis» de lui. Il l'appréhende d'abord par son visage, c'est-à-dire par ce que chaque être porte de radicalement unique en venant au monde. Ainsi, ce texte de la Genèse nous révèle que, dans le dessein de Dieu, la relation homme-femme n'est pas d'abord et uniquement la relation sexuelle, fût-ce pour la continuation de l'espèce, mais la reconnaissance de cette fraternité fondamentale de personnes, dont chacune est unique et porte valeur en soi. La relation sexuelle est un des langages privilégiés pour traduire une expérience communionnelle homme-femme qui ne peut cependant s'y réduire. Réciproquement, si la relation sexuelle n'accepte pas de s'enraciner dans la découverte et la reconnaissance de l'autre, en ce qu'il a de fraternel et d'unique à la fois, elle risque très vite de perdre signification et de se réduire à un plaisir épidermique vite épuisé. D'ailleurs, dans le langage biblique, avoir des relations sexuelles avec sa femme s'exprime par le mot «connaître» (*Gn 4,* 1). On ne saurait mieux exprimer la réalité profonde de l'amour humain.

Tout au long de l'Ancien Testament, cette relation de fraternité fondamentale est présente, même au cœur des couples. Qu'on se souvienne de Myriam, la sœur de Moïse et d'Aaron, dont le rôle fut si important dans l'Exode (*Ex 15,*20; *Mi 6,*4) que l'histoire d'Israël garde mémoire du lieu de son tombeau (*Nb 20,*1). Qu'on se souvienne de l'histoire de Tobie et Sara, où l'affirmation de cette relation profonde qui les met en communion dans la prière, le soir de leur mariage, exorcise le démon meurtrier et leur permet de s'épouser en plénitude (*Tb 8,*4ss). Qu'on se souvienne encore du Cantique des Cantiques: «Ma sœur, ma fiancée...» (*Ct 5,*1).

La mère

Lorsque le temps en est venu, Adam nomme sa compagne «Eve» et la «connaît» (*Gn 3,*20 - *4,*1). Eve signifie la vivante, la mère de la vie. Si l'homme semble porter en lui l'alliance avec Dieu pour le monde, la femme porte en elle l'alliance avec Dieu pour la vie: **«J'ai acquis un homme par le Seigneur», dit-elle (*Gn 4,*1).**

Dieu devient partie prenante de la fécondité humaine et lui donne ainsi toute sa dimension, qui n'est pas seulement de peupler la terre, comme il l'a ordonné au monde animal, mais de faire un peuple de fils: l'Apôtre Paul, au début de l'épître aux Éphésiens, nous révèle dans un raccourci saisissant le dessein fondamental qui a animé le Père au moment de la création: «C'est ainsi qu'il nous a élus en lui dès avant la création du monde pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ. Tel fut le bon plaisir de sa volonté à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-aimé» (*Ep 1*, 4-6). Par la femme, Adam va apprendre à devenir père, à l'image du seul Père «de qui toute paternité sur la terre tire son nom» (*Ep 3*, 15), ce qui est tout autre chose que d'être un simple inséminateur. Par l'homme, la femme accède à la maternité, qui la met en connivence avec un Dieu qui, tout au long de la révélation de l'ancienne Alliance, se nomme lui-même «miséricorde», c'est-à-dire «entrailles maternelles» (*raham* = utérus; *rahamim* = miséricorde). Si la femme est donc ainsi médiatrice de Dieu pour permettre à l'homme de vivre dans l'amour, l'homme est médiateur de Dieu pour permettre à la femme de donner vie et tous deux ainsi, l'un par l'autre, deviennent vraie image de Dieu en son être même (*Gn 1*, 27).

Au fil de l'Évangile

A première vue, le monde de l'Évangile paraît être un monde d'hommes. Lorsque les évangélistes parlent des foules qui entourent Jésus, ils les dénombrent en ajoutant «sans compter les femmes et les enfants» (*Mt 14*, 21). C'est pourquoi justement les femmes présentes dans l'Évangile ont une telle importance et pourquoi l'attitude de Jésus à leur égard prend un tel relief. Lorsqu'on y regarde de plus près, elles sont partout, d'une présence souvent discrète — mais pas toujours — et toujours signifiante. Jésus a compté avec elles, a compté sur elles. Il a connu et appelé des femmes par leur nom. Il les a appelées à exister en tant que personnes libres et vivantes. Elles l'ont suivi et «assisté» à leur manière propre. Il les a mises, elles aussi, comme les Apôtres, au service du Royaume, de façon singulière. Il est peut-être temps aujourd'hui de le redécouvrir, d'en voir la signification, d'en tirer les conséquences.

«Femme, te voilà libre...»

Jésus n'a pas regardé les femmes dans leur contexte sociologique, c'est-à-dire par rapport à l'homme, à la famille, à la société. Il ne les a pas vues non plus comme des symboles vivants, des prétextes à donner un enseignement ou comme le support d'un miracle. Il les a regardées dans leur personne propre, antérieurement à ce qu'elles font ou à ce qu'elles signifient. Par là Jésus rend la femme à elle-même et la fait exister, debout et libre, comme cette femme anonyme courbée depuis dix-huit ans, que son regard va chercher dans la foule et qu'il remet droite un jour de sabbat, jour de Dieu entre tous, pour qu'elle chante la gloire de Dieu (*Lc 13*, 10-17). Il rend la femme à elle-même et à Dieu lorsqu'il rappelle aux pharisiens qu'elle n'est pas la propriété de l'homme ni une esclave qu'il pourrait renvoyer et répudier au gré de sa fantaisie et pour de minces prétextes (*Mt 19*, 3-12). Il lui redonne sa liberté de fille de Dieu, fille de la Résurrection, fondamentalement égale à l'homme, parce que née de Dieu et vivant pour Dieu, lorsqu'il explique aux sadducéens que la femme n'existe pas seulement pour donner une postérité à l'homme et que son être ne se réduit pas à sa fonction, même maternelle (cf. *Lc 20*, 27-40)[1].

Parce que les femmes que Jésus a regardées se sont redressées et sont redevenues personnes autonomes et libres, elles peuvent devenir signes pour le peuple qui les entoure et pour nous. Sous peine de contresens grave dans la lecture des textes évangéliques, il ne faut pas s'y tromper: ce n'est pas de «la Femme» qu'il s'agit dans l'Évangile, mais de femmes concrètes, vivant dans toute l'épaisseur de leur existence, car Jésus n'est ni un théoricien ni un pharisien — ni même un théologien — expliquant le particulier en fonction du général et le réel en fonction du symbole (quitte à l'y emprisonner). Jésus est un prophète qui, à partir du réel toujours singulier, voit le sens et dévoile l'universel.

«Elles le suivaient et le servaient...»

Des femmes elles aussi, comme les Apôtres, mais semble-t-il sur leur propre initiative, ont tout quitté pour suivre Jésus[2] sur les chemins de Galilée et jusqu'à Jérusalem. Femmes-sœurs, Jésus les a non seulement acceptées mais justifiées comme disciples: «Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là m'est un frère et une

1. Cf. G. BLAQUIÈRE, *La grâce d'être femme*, Paris, Ed. Saint-Paul, 1981.
2. Cf. *ibid.*, p. 140 ss.

sœur et une mère» (*Mt 12,* 50). Tel est aussi le sens profond de ce qui se passe chez Marthe et Marie et de l'intervention de Jésus exonérant Marie des «services» ménagers — qui seraient normalement ceux de sa «condition féminine» — et proclamant pour elle comme «unique nécessaire», le «service» de l'écoute de la Parole (*Lc 10,* 38 ss). De ces femmes disciples, quelques noms sont parvenus jusqu'à nous: Marie la mère de Jésus, bien sûr, Marie de Magdala, Jeanne, Suzanne, Salomé, Marie femme de Cléopas, Marie la mère de Jacques et de Joseph, la mère de Jean et «beaucoup d'autres» nous dit l'évangéliste Luc (*Lc 8,* 1-3; *Mt 27,* 55-56; *Mc 15,* 40-41; *Jn 19,* 25). Nous les retrouverons au Calvaire, à la Résurrection et à la Pentecôte. En étudiant ces textes de plus près, nous nous rendons compte que tous, sauf Luc — encore y a-t-il une variante au singulier —, parlent d'un service s'adressant à la personne du Christ seul[3].

C'est vrai qu'elles ont pris soin du Christ, le servant de tout ce qu'elles avaient et de tout ce qu'elles étaient. De la crèche à la croix, Jésus a remis son corps entre les mains des femmes. Marie l'a emmailloté de langes, et Marie de Béthanie l'a oint en vue de sa sépulture. Le suivant et le servant jusqu'au bout, «après avoir acheté des aromates pour aller oindre le corps,... le premier jour de la semaine elles vont au tombeau, comme le soleil se levait» (*Mc 16,* 1-2).

Sans discuter ni ergoter comme les pharisiens, les scribes et parfois les Apôtres eux-mêmes, sans accabler Jésus de questions, elles étaient là, attentives à ses besoins, respectant le mystère et faisant silence pour écouter. Elles ont donné leur foi sans condition ni préalable, telle la Chananéenne (*Mt 15,* 22), la pécheresse en pleurs (*Lc 7,* 36 ss) ou Marthe de Béthanie (*Jn 11,* 25-27). C'est pourquoi elles ont perçu les premières la révélation du mystère et ont livré la Parole vivante à ceux qui les entouraient. Comme Marie mettant au monde l'Enfant et l'offrant à la contemplation des bergers (*Lc 2,* 16) et des mages (*Mt 2,* 11), ou la Samaritaine laissant là sa cruche, ou les myrrhophores courant vers les Apôtres (*Mt 28,* 8). Les femmes de l'Évangile ont ouvert les portes de la foi et du mystère du Christ.

3. Cf. *ibid.,* p. 142.

« Va trouver mes frères et dis-leur... »

Du début à la fin de l'Évangile, une femme est là, disciple, témoin, prophète, à chaque étape de la révélation du mystère du Christ.

Le prophète reçoit le premier la révélation du mystère de Dieu. Il est le veilleur qui, avant les autres, voit venir l'aurore, celui qui est appelé par Dieu, en retrait de ses frères, pour écouter, regarder, puis est renvoyé à ses frères pour transmettre ce qu'il a perçu. La révélation que le prophète reçoit entre en lui, le pénètre, parfois progressivement, l'imbibe, pourrait-on dire: l'intelligence qui lui est donnée des mystères n'a rien à voir avec ce que nous appelons l'intelligence discursive, ni même «l'intuition» au sens philosophique du terme; elle est illumination intérieure de la vérité, du sens des événements; elle est révélation et procède de l'Esprit vivant qui fait entrer le prophète dans le mystère de la Sagesse éternelle et lui en dévoile l'économie. Le prophète écoute et voit d'abord; il parle ensuite.

Ainsi Marie, la mère de Jésus, est prophète dès l'Annonciation, quand elle perçoit dans l'obscurité de la foi ce qui lui est proposé, s'y livre de tout son être, célèbre le mystère reçu dans l'exultation de son cœur. Le Magnificat est le plus grand chant prophétique qui soit. Marie perçoit et révèle *le sens* de l'événement de l'Annonciation. Tout ce que Anne, David, Michée avaient annoncé du mystère du salut est aujourd'hui accompli (le changement de temps des verbes passant du futur au présent ou au passé est significatif[4].) Marie est prophète lorsqu'elle reçoit dans le Temple, par le vieillard Siméon d'abord, par Jésus adolescent ensuite, l'annonce à la fois voilée et si claire du «signe de contradiction» que sera la vie du Fils incarné se déroulant dans le temps jusqu'à la Croix. Marie est prophète à Cana: comme si elle sentait que le moment est venu pour Jésus, elle lui demande son premier miracle, qui va l'engager dans la vie publique et fonder la foi des premiers disciples qui l'entourent. Elle est prophète, lorsqu'elle reçoit à la Croix la révélation du mystère de l'Église et de sa propre maternité. Prophète silencieux, dont pourtant les paroles et les souvenirs ont fondé la mémoire des évangélistes, de Luc et Jean en particulier, et de l'Église du premier siècle.

Prophète, Elisabeth sa cousine, lorsque sous la motion de l'Esprit elle reconnaît la première le Sauveur que Marie porte en elle.

4. Cf. *ibid.*, p. 186 ss.

Prophète, la veuve Anne, qui persévère dans l'espérance au cœur du Temple, mais sort de son silence pour proclamer la louange de Dieu et annoncer avec Siméon le salut enfin venu (*Lc 2,* 36 ss). Prophète, cette femme de Samarie à qui, pour la première fois, Jésus révèle son nom de Messie et l'ampleur du dessein de salut du Père; et la femme revient chez elle en proclamant: «N'est-il pas le Christ?» (*Jn 4,*30). Prophète, Marie de Béthanie, qui devance l'heure de la Passion pour accomplir le geste le plus fou des Écritures et oindre d'un parfum très pur la tête (*Mc 14,*3), les pieds et le corps de Jésus (*Jn 12,*3), le reconnaissant et le proclamant ainsi Messie souffrant et Roi vainqueur, et célébrant par avance le mystère de la Croix et de la Résurrection, mais aussi de la Cène du Seigneur. Prophète, sûrement, la femme de Pilate reconnaissant Jésus comme «le Juste» et la seule à tenter de le sauver de la mort (*Mt 27,*19). Prophètes, les myrrhophores qui, le matin de Pâques, se rendent au tombeau et, les premières, reçoivent l'annonce de l'ange (*Lc 24,*5). Prophète, Marie Madeleine qui, la première, voit Jésus vivant (*Jn 20,*11 ss).

L'apôtre proclame le kérygme, annonce les faits; le prophète donne à l'apôtre le sens des événements. Témoin du mystère avant l'heure, il le révèle le moment venu. Il sera donc forcément incompris et rejeté, peu importe. Rien ne peut l'empêcher de parler: «Elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres; c'étaient Marie de Magdala et Jeanne et Marie mère de Jacques; leurs autres compagnes le disaient aussi aux Apôtres. Aux yeux de ceux-ci, ces paroles semblaient du délire et ils ne les croyaient pas; Pierre cependant partit et courut au tombeau» (*Lc 24,*9-12).

Jésus a accueilli et parfois provoqué le témoignage prophétique des femmes. Il s'en est servi pour donner le sens de la résurrection de Lazare, qui va entraîner sa condamnation, en suscitant la profession de foi de Marthe devant les Juifs réunis auprès du tombeau encore fermé: «Je suis la résurrection... crois-tu cela? — Oui, Seigneur, répondit-elle, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui devait venir dans ce monde» (*Jn 11,*25). Jésus va plus loin encore, lorsqu'il demande par des paroles solennelles que le geste de l'onction de Béthanie soit consacré dans la mémoire de l'Église «jusqu'à la fin des siècles et partout où l'Évangile sera annoncé», ordonnant en quelque sorte la femme à une relation directe et privilégiée avec la personne du Christ et, par là, à cette mission de révélatrice du sens, faute de laquelle l'apôtre risque de s'enfermer dans la réalité des faits sans savoir ni pouvoir en sortir.

C'est pourquoi le prophète est lui aussi colonne de l'Église: «Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les Apôtres et les Prophètes et Jésus-Christ lui-même comme pierre maîtresse» (*Ep 2,20*). C'est pourquoi à la Pentecôte les femmes sont là, autour de Marie, avec les Apôtres autour de Pierre (*Ac 1,14*). Il n'est pas indifférent qu'à la première manifestation de l'Église, et chaque fois que l'Église se manifeste comme réalité vivante, des femmes soient là, porteuses du sens, révélatrices du sens, en dialogue avec les Apôtres.

Nous retrouverons ces «femmes-sœurs», compagnes des Apôtres, participant à l'évangélisation, veuves, diaconesses ou simples femmes, au cœur de leur vie quotidienne. Souvent elles ont ouvert les portes à la mission des Apôtres, telles Lydie à Philippe (*Ac 16,14 ss*), la diaconesse Phébée (*Rm 16,1 s*), Evodie et Syntichè, que Paul place parmi ses collaborateurs (*Ph 4,2*), et tant d'autres. Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, revendique pour lui-même «le droit d'amener avec lui une femme-sœur comme les autres apôtres, les frères du Seigneur et Céphas» (*1 Co 9,5*). Je suis un peu troublée par le commentaire que fait la *Bible de Jérusalem* de ce passage en notant: «Une chrétienne qui veillait aux besoins matériels des apôtres». Est-ce seulement cela? Ne méconnaîtrait-on pas toute la part que les femmes ont prise à la diffusion de l'Évangile et leur mission au cœur même de l'Église des commencements?

En ces temps qui sont les derniers

La femme-sœur

Il est temps de tirer quelques conclusions. Sans doute faut-il d'abord que la femme soit droite, qu'elle soit debout avec tout ce qu'elle porte en elle d'unique. Pierre exhorte déjà les maris à accorder à leur femme «sa part d'honneur comme cohéritière de la grâce de vie» (*1 P 3,7*). Beaucoup de choses changeraient déjà dans la relation hommes-femmes au sein de l'Église, si l'on y pratiquait la reconnaissance et le respect de la dignité fondamentale de la femme comme de l'homme. La réalité, je le sais, est mouvante et toutes sortes de situations coexistent. Des hommes et des clercs se montrent fraternels sans méfiance ni arrière-pensée et la collaboration avec eux ne pose pas de problème. Mais beaucoup d'autres

se méfient viscéralement de la femme et prennent des attitudes inadmissibles, l'utilisant sans la respecter vraiment. Et si des progrès se réalisent dans les relations interpersonnelles, ils ne passent pas encore dans les structures ecclésiales. Or il est d'une importance extrême pour la vie même de l'Église et, oserais-je dire, de la société, que l'Église parvienne à réinventer de nouveaux modes de relations entre hommes et femmes, clercs et laïcs. Car en ce temps d'individualisme forcené qui pousse chacun à se suffire à soi-même, l'Église détient une parole originale à transmettre, qui ne peut se réduire à la reconnaissance de valeurs sociologiques ou idéologiques, ni à un simple partage de responsabilités. Il faudrait citer ici tout le chapitre 12 de l'épître aux Romains, ainsi que le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens. Le dialogue dans un «vis-à-vis» vrai est une des réalités fondamentales de l'Église Corps du Christ. «A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun» (*1 Co 12,7*). L'Église ne se structure hiérarchiquement qu'en second, à partir des charismes de chacun, reconnus et confirmés, mis au service du corps tout entier, dans la *dépendance mutuelle* voulue et acceptée. Il ne s'agit pas de parvenir à un équilibre de forces comme dans un parti politique, de lâcher des concessions sous la pression de groupes, quels qu'ils soient. Que chacun, homme, femme, clerc, laïc, accepte d'être pleinement lui-même mais aussi de ne pas être l'autre, c'est-à-dire de ne pas être tout. Oserons-nous vivre cela dans la vie quotidienne de nos communautés chrétiennes? Sinon, qu'est-ce qui nous en empêche?

«Où sont les prophètes?»

Le Cardinal Danneels, analysant les conditions de la seconde évangélisation, s'exclame: «Oui, où sont les hommes et les femmes du kérygme dans notre Église occidentale de la fin du XXe siècle? Et où sont les prophètes[5]?»

Il pose là une question essentielle qui en appelle une autre: comment, dans l'Église, donner l'espace nécessaire pour que puisse s'exercer librement un véritable ministère prophétique, complémentaire du ministère apostolique? Comment libérer et reconnaître les prophètes qui aideront à dépasser le pragmatisme et l'agir en éclairant du dedans le sens du vécu et en révélant l'économie du mystère de Dieu? Car les prophètes sont là, au cœur de l'Église vivante,

5. Card. G. DANNEELS, *L'Église de la «seconde évangélisation»*, dans *Communio* 10 (1985/5-6) 109.

au cœur des monastères comme au cœur de la plus petite de nos paroisses. Mais qui leur donne la parole en les écoutant et en les respectant vraiment? Si un espace de liberté s'ouvrait réellement, alors on s'apercevrait que les femmes, comme naturellement, retrouvent leur place et que leur ministère est indispensable et irréductible à celui de l'homme, fût-il apôtre. Car si le prophète qui reste seul risque de s'égarer, l'apôtre, seul, risque de s'asphyxier.

Si le privilège des femmes de l'Évangile est de reconnaître Dieu sur le visage du Christ et de le révéler aux Apôtres, n'est-ce pas, aujourd'hui plus encore, dans le grand marché des idoles contemporaines, le rôle des femmes chrétiennes? Certains apôtres même semblent paralysés par la peur, la désespérance, parfois le scepticisme. Ils s'enferment dans leurs refuges,... parfois leurs bibliothèques. Qui leur rouvrira les portes de l'espérance, sinon des femmes libres et vivantes par Dieu, comme Marie Madeleine le matin de Pâques?

De plus en plus de femmes ont retrouvé leur place dans la transmission de la vie, c'est-à-dire de la foi, et ont fait de la catéchèse une véritable initiation de la vie avec Dieu.

D'autres, dans la plus pure tradition de l'Église, en particulier dans le monachisme, exercent un vrai et fécond ministère d'écoute et d'accompagnement spirituel, auprès de jeunes, ou de malades, ou tout simplement de laïcs ou de prêtres en difficulté. Prenant soin du Corps du Christ dans l'adoration et dans les pauvres, des religieuses, mais aussi des femmes mariées, exercent un vrai ministère de «compassion» au nom de l'Esprit consolateur et de l'Église, épouse du Christ et mère des hommes. Tout cela me paraît porteur d'une grande espérance.

Sur un autre plan, lorsque l'Église risque un langage sur la sexualité, les femmes me paraissent avoir une parole originale à dire. En ce temps, plus qu'en aucun autre, la femme chrétienne peut aider l'homme à ne jamais séparer l'exercice de la sexualité de la reconnaissance de la personne, du dialogue, des relations d'aide mutuelle et de partage, de tendresse et de communion. La sexualité humaine est en danger si elle perd son enracinement humain et spirituel. L'Église, et la femme au cœur de l'Église, doivent oser proclamer le message de la Parole de Dieu. Et on s'aperçoit alors qu'il est reçu beaucoup mieux qu'on ne le supposait, car il va rejoindre les hommes et les femmes de ce temps, en particulier les jeunes, au plus profond de leur désir souvent inexprimé, au plus profond aussi de leurs échecs et de leur souffrance.

Demain, quels ministères?

Je ne voudrais pas terminer cette réflexion sans aborder le délicat problème de l'ordination des femmes au sacerdoce ministériel. Pour ma part, je ne le pense ni légitime ni opportun.

Jésus a célébré solennellement la Pâque avec les Douze seuls, comme l'attestent les Synoptiques (*Lc 22*, 14; *Mc 14*, 17; *Mt 26*, 20), en rupture sur ce point avec la tradition religieuse et socio-culturelle de son temps. Il l'a donc fait intentionnellement. Pourquoi? Quelle parole risquer?

L'Église catholique célèbre, tous les Jeudis saints, à la fois la Cène du Seigneur et l'institution du sacerdoce ministériel conféré aux Apôtres ce jour-là, ainsi qu'à tous leurs successeurs, par les paroles du Christ: «Faites ceci en mémoire de moi». Il faut se souvenir — et l'Église nous l'a encore rappelé dans le dernier Concile — que chaque sacrement monnaie en quelque sorte le grand sacrement de salut qu'est l'Église elle-même: ainsi tout sacrement est à la fois, et indissociablement, signe prophétique d'une réalité spirituelle et intervention directe de la grâce acquise par le Christ seul Médiateur qui, par l'Esprit, opère ce qu'il annonce.

Peut-être avons-nous trop accentué cet aspect utilitaire, pourrais-je dire, des sacrements, au détriment de l'aspect «signe» révélateur d'une réalité spirituelle. Cela est flagrant dans le sacrement de mariage et est à l'origine de bien des difficultés, je crois, mais tout autant du sacrement de l'ordre.

Je n'ai pas le temps, dans cette brève étude, d'étudier ici le «signe» extrêmement riche du ministère sacerdotal en relation avec la manifestation du Christ-Tête, c'est-à-dire du Christ, Fils premier-né, qui ouvre le sein maternel de la miséricordieuse tendresse de Dieu (cf. *Nb 3*, 11 ss).

Mais dans l'Église Corps du Christ, épouse de l'Agneau, la même réalité spirituelle est manifestée de bien d'autres manières. Ainsi Marie de Béthanie, fille d'Israël, oignant la tête du Christ, comme Samuel avait oint la tête du jeune David, en signe de prédilection divine. Elle accomplit une démarche «inutile» (les Apôtres le lui reprochent bien assez) et combien significative, pour le Christ d'abord et pour l'entourage ensuite, si les assistants avaient des yeux pour voir... Jésus avait eu «besoin» de sa mère pour accomplir son premier miracle et inaugurer en quelque sorte ses trois années de vie publique. Sans doute a-t-il «besoin» ici de Marie de Béthanie pour percevoir que son heure est venue et prendre le chemin du jusqu'au bout de l'amour.

Cette femme accepte, elle, ce que les Apôtres ont refusé de regarder en face: elle est là, à cette «heure», signe de l'Israël ancien qui accueille son Seigneur et le reconnaît comme Roi Messie et serviteur souffrant mais aussi prophète de l'Israël nouveau, signe de l'Église épouse qui va à la rencontre de l'époux et lui ouvre les portes des mystérieuses noces de la croix et de la gloire. L'onction de Béthanie, le lavement des pieds et la Cène du Seigneur ne peuvent être dissociés: c'est la même liturgie qui s'accomplit sur des modes différents, le même mémorial annoncé et transmis à l'Église «jusqu'à ce que le Christ revienne» (*1 Co 11,*26). Et solennellement Jésus demande que ce geste de Marie soit lié à l'évangélisation du monde, car il y a plusieurs modes d'annonce du Christ, et celle-là aussi en est une, essentielle, même quand elle s'accomplit dans le silence du cœur: «En vérité, je vous le déclare, partout où sera proclamé l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire d'elle ce qu'elle a fait» (*Mc 14,*9).

Et je ne peux m'empêcher de m'interroger: qu'a fait la mémoire de l'Église de ces paroles de Jésus? N'y a-t-il pas là un domaine inexploré? N'y trouverait-on pas la consécration d'un ministère proprement féminin, d'ordre prophétique et charismatique, que Jésus aurait ici reconnu et proclamé, parallèlement au ministère apostolique et sacerdotal? Quelle place unique réservée à la femme au cœur même de l'Église, si cela était[6]!

De plus, l'ordination des femmes serait-elle opportune alors que, progressivement, le sacerdoce ministériel a annexé tous les autres ministères? Ordonner des femmes aboutirait en fait à renforcer encore ce monopole et la conviction que seule cette voie permet de servir l'Église. Le Concile a su remettre la consécration baptismale au fondement de toute autre consécration; il importe maintenant d'inscrire cela dans les faits concrets.

Or le moment me semble venu — et c'est ma grande espérance pour le prochain Synode — d'inventer et de retrouver tous les charismes et, à partir d'eux, tous les ministères dans leur jaillissement, à partir de la consécration baptismale. Ils éclairent, soutiennent et complètent le sacerdoce ministériel, en même temps qu'ils manifestent la richesse inventive de l'Esprit Saint, réanimant et convertissant sans cesse les structures, et qu'ils donnent à l'Église la plénitude de sa dimension. J'ai envie d'ajouter aussi qu'il nous faudrait «faire descendre dans la rue» — que l'on me pardonne cette expression — les trésors mystiques de l'Église, notre héritage à nous tous qui sommes bapti-

6. Cf. G. BLAQUIÈRE, *op. cit.*, p. 165.

sés en Christ (*Rm 8*, 16-17). L'Église est plus que l'Église. Or nous sommes sans cesse amenés à négliger sa dimension mystique au profit de sa dimension sociologique, ce qu'elle signifie au profit de ce qu'elle fait. Ne serait-ce pas la conséquence la plus grave de l'absence des femmes dans les instances ecclésiales?

Nous éprouvons toujours la tentation d'assimiler l'Église aux réalités socio-culturelles de notre temps. Sans nier cette réalité, nous devons peut-être réentendre la parole de Jésus: «C'est ceci qu'il fallait pratiquer, sans négliger cela» (*Mt 23*, 23). Pour donner un exemple concret, j'invoquerai l'expérience fréquente que je vis dans le ministère d'annonce de la Parole et d'accueil spirituel qui m'a été confié. Une écoute attentive et compréhensive et parfois un long chemin d'accompagnement dans la compassion, *en signe de l'Église mère*, pourrais-je dire, et avec la puissance de l'Esprit consolateur, sont indispensables pour que des êtres en détresse (des hommes ou des femmes, des laïcs ou des clercs) accèdent en vérité au ministère sacramentel du prêtre.

Enfin la réflexion sur le sacerdoce apostolique me paraît faussée dans la mesure où l'exercice de ce ministère est lié à un monopole des responsabilités et du pouvoir dans l'Église. On y verrait plus clair, je crois, en acceptant d'étudier avec réalisme et soumission à la Parole de Dieu, hors de tout modèle socio-culturel, le problème du pouvoir dans l'Église, de la forme qui lui convient, de la manière de l'exercer, de ce qu'il faudrait peut-être inventer pour éviter qu'il soit ici ou là «cléricalisé» (même quand il est exercé par des laïcs) et conçu uniquement sur le mode masculin.

Toute cette réflexion nous renvoie à une question d'anthropologie fondamentale, celle de l'acceptation de la différence. Dans la culture qui est la nôtre, toute différence (et en particulier la différence homme/femme) est perçue comme source d'infériorité. Le monde autour de nous déploie un effort surhumain pour éliminer les différences, y compris la différence sexuelle, en la réduisant au minimum: la production d'un ovule ou d'un spermatozoïde. Nous courons le risque d'une déshumanisation radicale dans une société robotisée. Qu'il ne faille pas enfermer chaque homme, chaque femme, chaque père et chaque mère dans une vision trop structurée de la grâce propre de chacun, comme c'est arrivé trop souvent dans le passé, nul n'en doute. D'autant plus que, par l'éclatement actuel de la cellule familiale, les rôles sont souvent inversés ou cumulés forcément par un seul des parents. Mais présenter cela

comme un idéal à atteindre et un progrès pour la libération de l'homme et de la femme me paraît une voie non seulement dangereuse mais radicalement faussée.

L'Église est probablement le champ clos où se jouera le destin de l'humanité dans les décennies à venir. Ne nous trompons pas de combat. Il ne s'agit pas de se battre pour conquérir des préséances dépassées ou défendre des droits dérisoires. Tous, hommes et femmes, clercs et laïcs, nous sommes engagés dans une lutte sans merci pour la survivance et le salut de l'humanité par l'avènement d'une civilisation de l'amour. Nous n'avons plus le choix. Il nous y faut toute la force de l'Esprit qui n'a jamais manqué à l'Église et n'a pas fini de nous surprendre. C'est pourquoi nous sommes pleins d'espérance.

Que Marie, femme forte et humblement charnelle, cesse d'être la femme quasi mythologique qu'une piété mal comprise a fabriquée! En contemplant Marie, les femmes russes ont su retrouver à la fois le chemin de leur grâce propre et, par là, le chemin de Dieu[7]. Elle est la femme la plus libre qui soit parce que la plus innocente, la mère de vie, l'Ève réconciliée et glorifiée, la femme des derniers temps[8]. Qu'elle nous conduise avec elle, au cœur de l'Église de la nouvelle Pentecôte à laquelle nous aspirons.

Georgette BLAQUIÈRE

Sommaire. — Parler de la mission de la femme dans l'Église ne peut se faire qu'en référence dernière à la Révélation. Dans la Genèse la femme vient de Dieu; elle est «plantée en vis-à-vis» de l'homme. «Aide» de la part du Seigneur, elle est pour lui sa sœur en humanité, mère de vie. Jésus a accepté d'être accompagné par des femmes-sœurs, devenues disciples de la Parole. A chaque étape de sa vie, il a choisi une femme pour accueillir la révélation de son mystère et la porter aux Apôtres. Ainsi la femme dans l'Église doit être reconnue et respectée comme sœur, libre partenaire, cohéritière de la grâce de vie, prophète du mystère de Dieu. Mais cela suppose que l'on retrouve la richesse multiforme des ministères, trop souvent monopolisés par le sacerdoce ministériel, et qu'on leur rende toute leur place, afin que soit signifiée la plénitude du mystère de l'Église. Ainsi la femme pourra-t-elle s'engager dans le combat pour la survie de l'humanité et la construction d'une civilisation de l'amour.

7. Cf. T. GORITCHÉVA, *Nous, convertis d'Union soviétique,* Paris, Nouvelle Cité, 1983.

8. CF. G. BLAQUIÈRE, *L'Évangile de Marie,* Nouan-le-Fuzelier, Ed. du Lion de Juda, 1986.